

Chapitre 3

Quatre grands discours sur la réalité

Vers une anthropo-cosmologie

« *Toutes choses sont liées entre elles et d'un nœud sacré, et il n'y a presque rien qui n'ait ses relations. Tous les êtres sont coordonnés ensemble, tous concourent à l'harmonie du même monde.* »

Marc-Aurèle

Nous disions plus haut que la rationalité est un peu comme un outil, une arme, redoutable, que l'homme possède depuis bien longtemps. Elle nous a d'abord permis de survivre mais, mieux encore, elle nous permet de penser le monde. Autrement dit, la rationalité est d'abord une puissance de survie—pour reconnaître un danger, prévoir une action, évaluer une intention—avant de devenir une puissance de compréhension.

Cependant, afin de mieux percevoir sa présence dans la suite de ce chapitre, il ne faudrait pas croire que la rationalité n'est qu'une affaire de calcul. Elle peut aussi être symbolique, narrative, sensible ou même mystique. Voyons maintenant comment elle s'intègre à divers degrés dans nos grands discours.

Comment l'être humain se tient-il dans le réel ?

Dans ce chapitre, je voudrais montrer qu'il existe quatre grands boulevards, si je peux m'exprimer ainsi, qui organisent nos pensées sur le monde. La philosophie, mais aussi la religion, la science et les arts sont quatre grands discours pour penser un même monde.

3.1 Qu'est-ce qu'un discours ?

Qui que tu sois, où que tu sois, lorsque tu tentes de comprendre le monde autour de toi, tu le fais généralement à travers l'un des quatre grands discours planétaires. Quand on essaie de comprendre un livre, un film, le point de vue d'un ami, une nouvelle, ou une décision—la sienne ou celle d'un autre—bref, lorsqu'on cherche à donner sens au réel, on mobilise la pensée religieuse, philosophique, scientifique ou artistique... parfois même les quatre en même temps !

Avant de présenter ces quatre grands discours, précisons ce que nous entendons ici par “discours”. Il ne s'agit pas d'une allocution prononcée devant une foule, mais d'un terme plus ancien, dérivé du latin *discursus* : *dis* (de divers côtés) et *cursus* (courir). Un discours est donc une manière d'aller et venir autour d'un domaine pour en explorer les multiples facettes.

Ainsi, lorsqu'un étudiant entre dans le discours religieux, philosophique, scientifique ou artistique, il se met à parcourir les idées, les textes, les débats et les œuvres qui le composent. Un prêtre, par exemple, lorsqu'il lit les Écritures à la messe, parle depuis le discours religieux ; mais si une heure plus tard, au dépanneur, il commente le scandale politique à la une du journal, ses paroles relèvent d'un autre registre.

Chaque discours constitue un ensemble immense. Il suffit d'aller dans une bibliothèque : toute la section “philosophie” appartient au discours philosophique ; toute la section “sciences” au discours scientifique, subdivisé en une multitude de branches. Les discours se sont donc différenciés au fil du temps en de grandes familles et en spécialisations plus fines.

Si nous prenons la peine de distinguer ces quatre discours, c'est pour mieux comprendre ce qu'est la philosophie elle-même, mais aussi parce qu'ils forment les principaux cadres à travers lesquels l'humanité tente de comprendre le monde et de lui donner sens.

Pour terminer, notons que le *Dictionnaire de la langue philosophique* donne la définition suivante du terme *discours* : « mode de connaissance qui atteint son objet non pas directement comme l'intuition mais indirectement par le détournement du langage (...).¹ Il va donc de soi que langage et discours sont inséparables. Pour entrer dans un discours, il faut posséder un langage. Dans le cas du discours artistique, ce langage n'est pas toujours verbal ; il peut être visuel, musical, symbolique ou gestuel. Mais il demeure un langage au sens où il permet de transmettre du sens.

« L'art ne dit pas : il montre. »

Wittgenstein, *Tractatus* § 4.1212

3.2 Différencier les discours

Si le but de ce chapitre est d'être capable de différencier les quatre grands discours, alors il nous faut une méthode pour y arriver. Je vous en présente une ici, en trois points, qui m'a toujours paru prometteuse.

Objet : Premièrement, chaque discours se penche sur un objet, s'intéresse à lui. La psychologie s'intéresse à la psyché, la médecine à la santé du corps, la théologie aux religions, l'éthique au bien et au juste, etc. Ainsi, et puisqu'il est rare que deux discours aient le même objet, alors pour bien cerner un discours il nous faudra d'abord trouver son objet.

Méthode : Pour atteindre son objet, un discours développe une méthode. La science, par exemple, s'appuie sur l'observation, l'expérimentation et la comparaison. Dans nos écoles modernes, nous y sommes très tôt initiés : herbier, dissections, mesures, etc. Et puisque le discours scientifique n'emploie pas la même méthode que le discours religieux ou artistique, par exemple, alors il nous faudra également trouver la méthode dans les quatre grands discours si nous voulons les distinguer clairement.

Projet : Chaque discours possède également sa finalité propre. Le discours religieux n'a pas le même but que le discours scientifique, ni la même finalité que le discours artistique. Il ne *sert* pas à la même chose. Chaque discours a donc son propre projet.

En conclusion, l'objet (*ce qui intéresse une discipline*), la méthode (*comment cette discipline s'y prend pour atteindre son objet*) et le but (*à quoi sert cette discipline*) sont trois éléments distincts que possède chaque discours. Notre objectif, ici, en étant capable de bien différencier ces quatre discours, est aussi de les comprendre : comme souligné plus haut, ces discours organisent la vision que nous avons du monde qui nous entoure, lui donne un sens.

3.3 Le discours philosophique

Débutons par le discours philosophique. Nous en ferons un survol plutôt sommaire, étant donné que le reste de ce livre portera sur ce discours. Nous allons partir d'une définition bien courte et bien simple de la philosophie. Il en existe beaucoup, c'est vrai, mais il faut commencer quelque part. Je suggère ici un exercice afin de trouver soi-même l'objet, la méthode et le projet (but) de ce discours. Pour ce faire, il faut d'abord lire le texte qui suit et essayer de deviner quel en est l'objet (ce qui intéresse ce discours), la méthode (comment traite-t-on de cet objet) et le projet (quel est le but de ce discours, à quoi sert-il ?).

¹ Paul Foulquié, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1962, p. 181.

« *La philosophie est un discours rationnel et critique, portant sur les problèmes humains fondamentaux, la société, le savoir, afin de mieux orienter l'action individuelle et collective.*² »

Émile Chrétien

L'objet

Commençons par l'objet. Tu auras peut-être trouvé l'indice ? Sur quoi porte la philosophie ? Elle s'intéresse à quoi ? Elle porte sur les problèmes humains fondamentaux, *elle s'y intéresse*. Ce premier élément de réponse mérite qu'on s'y attarde un peu.

En philosophie, *s'il n'y a pas* de problème, en général il n'y a pas de réflexion philosophique possible. La pensée philosophique prend naissance dans un questionnement, un problème philosophique. Mais qu'est-ce qu'un problème philosophique ? Si la porte de mon bureau ne ferme pas bien, c'est un problème. Mais la définition précise : « un problème humain ». Alors essayons plutôt ceci : je me coupe à la main et mettre un pansement sur la blessure, j'ai un problème humain. Mais on devine qu'on n'est pas pour autant en philosophie. La définition que l'on travaille se termine avec le terme « fondamental ». Un problème humain fondamental est un problème qui touche beaucoup de gens, et dont la réponse est non seulement difficile à trouver, voire impossible (!), mais le simple fait d'en proposer une nous éclaire sur les actions à poser pour mieux vivre, personnellement ou collectivement.

Exemples : est-il bien ou mal de continuer à investir dans l'exploitation pétrolière (qui crée des emplois, dégage de la richesse et nous permet de nous déplacer en voiture), alors qu'il y a actuellement un consensus alarmant au sein de la communauté scientifique mondiale à l'effet que les problèmes de pollution atmosphérique nous amènent de plus en plus vers une catastrophe écologique ? Quels sont les critères qui permettent de juger si l'avortement est moral ou non ? Est-il juste que les femmes soient toujours les premières victimes lors des conflits ? Est-ce qu'être populaire ou riche, c'est mieux vivre sa vie ? Pourrait-il être permis de ne pas suivre la loi dans certains cas ? Doit-on juger quelqu'un sur ses actes ou ses intentions ? Devrions-nous aller de l'avant avec le clonage humain ? Toutes ces questions concernent des problèmes humains fondamentaux : elles concernent beaucoup de monde, si ce n'est tout le monde ; elles sont difficiles à aborder *parce qu'il n'y a pas* de réponses simples. Et pourtant, mais mieux les poser apporte des éléments de réponse et nous aide à « aller de l'avant », à prendre de meilleures décisions, à « faire sens de la situation ».

La définition de É. Chrétien ajoute également les termes « société » et « savoir ». En effet, les questions philosophiques concernent très souvent la société, et il est nécessaire de se demander quelles sont les limites du savoir humain si l'on souhaite répondre à ces questions : jusqu'où l'homme peut-il espérer des réponses et à partir de quand les connaissances ne nous sont-elles plus accessibles ?

La méthode

Mais comment fait la philosophie pour traiter de son objet ? Comment peut-on envisager répondre à ces questions difficiles ? *La philosophie est un discours rationnel et critique...* Voilà comment on y arrive. La philosophie est née du développement du discours rationnel, ce que nous avons appelé le miracle grec chez nos ancêtres. La méthode philosophique est tellement ancrée dans la bonne utilisation de la raison qu'il existe même des arguments rationnels qui tentent de démontrer que le véritable savoir est irrationnel ou, enfin, que c'est par l'irrationalité que l'on pourrait espérer atteindre le réel ! Ils sont fous ces philosophes ? Il faut peut-être l'être un peu, car réfléchir et apporter des réponses sensées aux questions soulevées plus haut est un défi de taille. Pourtant, je suis de ceux qui croient que nous pouvons tous nous y intéresser et apporter des éléments de réponses intéressants. La philosophie n'est

² Émile Chrétien, *Le Québec philosophique, Une introduction à la philosophie*. (1991). J'utilise cette définition depuis des années. Elle me vient d'un collègue qui l'a eue d'un collègue. Je sais maintenant que cette définition nous vient de M. Chrétien et je lui en suis reconnaissant car elle est complète et bien formulée, donc pédagogique.

pas réservée à une élite. Contrairement à ce qui était le cas à d'autres époques, la philosophie aujourd'hui se démocratise, à sa façon.

Ainsi, le discours philosophique utilise la raison comme arme de combat. Sans outil, ni microscope ni crucifix, la philosophie avance dans le monde des idées avec sa grande capacité à entrer rationnellement dans chaque concept, dans chaque idée, pour l'explorer avec rigueur. Elle devient ainsi *critique* : bien connaître les détails d'une idée permet de mieux la comparer avec une autre idée. Si être critique, c'est savoir bien distinguer ce que d'autres confondent, alors la philosophie, à force d'explorer avec rigueur autant de nuances dans les concepts, se définit naturellement comme une discipline critique.

Le projet

Mais dans quel but ? Quel est le projet de ce discours ? Pourquoi philosopher et explorer ces grandes questions que beaucoup diront sans réponse ? Parce que tout au long de notre vie il faut prendre des décisions, il faut agir ! Et quand il faut agir, bien que l'on soit face à un problème fondamental, il faut avancer des pistes de réponse pour trouver une solution et avancer. Prenons cet exemple : une dame très âgée est hospitalisée depuis 10 ans dans la même chambre, sans vue sur l'extérieur, avec très peu de visite de ses proches. Ses enfants sont loin et sont très occupés avec leurs propres problèmes. Elle est paralysée de la moitié du corps et elle est atteinte d'une maladie qui se développe rapidement. Sa petite-fille vient la voir une fois par mois. Quand elle y va, sa grand-mère finit toujours par lui dire, dans un bref moment de lucidité, qu'elle souffre, qu'elle souhaite quitter ces lieux, qu'elle ne veut plus de cette vie. Mais la science moderne, la technique et les progrès médicaux font qu'on peut la maintenir en vie comme cela encore longtemps. Pourtant, même si les membres de sa famille pourraient sauter de joie devant cette grandeur de la technique médicale, il en est autrement : la situation n'a plus beaucoup de sens. On pourrait se dire que lorsque l'on a vécu toute sa vie, avec ses joies et ses peines, on mérite de mourir dignement. Mais cette vieille femme n'a plus beaucoup de dignité. Elle qui aimait se faire belle avant de recevoir des visiteurs doit maintenant laisser entrer n'importe qui dans sa chambre, qu'elle partage avec trois autres personnes âgées très malades et non-communicatives. Dans sa jaquette d'hôpital, le regard perdu, elle ne mange plus et attend la mort. Doit-on s'acharner pour garder certaines personnes en vie ? Doit-on laisser les gens mourir dans la dignité ? Est-ce la vie et le corps qui décident de la mort ou est-ce l'homme et sa technique ? Les membres de sa famille sont pris dans un problème humain fondamental : on aime cette femme et on la veut en vie, mais on sait aussi qu'elle souffre énormément, physiquement et moralement, et la laisser partir, c'est-à-dire stopper toute la technique médicale qui l'aide à se maintenir en vie, serait un peu comme la libérer d'une grande souffrance et la laisser gagner un repos mérité, plus digne que la présente situation, et libérateur. Les gens qui vivent ces réalités vont trouver dans la philosophie des réponses, des pistes de réflexion pour les aider à agir. Personne n'aime agir sans savoir. Mais comprendre les avenues possibles que l'on peut emprunter aide à passer à l'action. Ainsi, certains philosophes défendent très rationnellement le droit à la vie, coûte que coûte, d'autres le droit à une mort digne, et d'autres expliquent pourquoi il est impossible de répondre à ces questions à moins d'y aller au cas par cas. L'éthique est la branche de la philosophie qui s'intéresse à ce genre de questions. Une fois au fait de leurs arguments philosophiques et des possibilités, la jeune femme au chevet de sa grand-mère pourra personnellement développer sa propre opinion, éclairée, sur le cas de cette personne qui souffre.

Mais le discours philosophique aide aussi une collectivité à prendre des décisions. Au Québec, par exemple, en 2007, une série de demandes d'accommodements raisonnables a fini par créer une véritable traînée de poudre qui alluma de grandes tensions : qu'est-ce qu'un accommodement raisonnable ? À partir de quand un accommodement est-il raisonnable ? À partir de quand est-il déraisonnable ? Le premier ministre du Québec de l'époque, Jean Charest, s'est retrouvé avec un sérieux dilemme, pour ne pas dire un problème humain fondamental, sur son bureau, qu'il devait régler rapidement. Que pouvait-il faire avec un si grand problème ? Le 8 février 2007, il a fait appel à deux spécialistes des problèmes humains fondamentaux : Charles Taylor, le philosophe canadien, de l'Université McGill et

le sociologue Serge Bouchard, de l'Université du Québec à Chicoutimi. Ces deux intellectuels ont utilisé leur savoir ainsi que l'opinion de beaucoup de citoyens de diverses villes du Québec (démarche démocratique qui faisait d'ailleurs partie de leurs prémisses philosophiques) afin de rédiger un an plus tard le Rapport Bouchard-Taylor. Ce rapport n'a pas pour but de régler la question pour toujours mais bien de proposer des pistes de solutions concrètes pour qu'un peuple puisse se doter d'une politique claire et efficace en ce domaine. Comme quoi, le discours philosophique ne fait pas qu'orienter l'action individuelle, il oriente également l'action collective.

3.4 Le discours religieux

Si l'on considère que le début du langage et celui de la pensée se produisent historiquement et physiologiquement en même temps, alors on peut imaginer que l'être humain, lorsqu'il a commencé à parler (donc à conceptualiser et à penser), s'est retrouvé face à un problème angoissant : où vont les morts ? C'est probablement là l'une des premières questions que l'homme pensant s'est posé. Comment l'un de nos proches avec qui l'on échange et vit depuis si longtemps peut-il entrer dans ce sommeil infini caractéristique du défunt ? Pourquoi passe-t-il du chaud mouvement à cette froide immobilité ? Il doit bien y avoir une raison, sans quoi la mort n'a pas de sens. Cette question hanta probablement les hommes, tel que l'archéologie nous l'a montré par la découverte de l'une des premières formes de culture humaine : la sépulture. À partir d'une certaine époque (entre -100 000 et -40 000), on n'abandonne plus nos morts en les laissant gésir sur le sol. Au contraire, on prend un temps et une énergie précieuse pour « accompagner » le mort dans son « départ ». Ainsi, tout à coup les êtres humains se mettent à enterrer leurs morts. Certains seront surélevés, on leur laisse des offrandes, des fleurs, de la nourriture, des armes... Il serait logique de penser cette hypothèse : la mort a provoqué des réflexions impliquant cette l'idée de départ d'un monde pour un autre monde. Puis les hypothèses s'enchaînent : si, dans ce mystérieux monde post-mortem, invisible pour nous, il y avait des esprits puissants, alors il faudrait laisser offrandes, fleurs ou nourriture afin que notre mort puisse les offrir et y soit bien reçu ; si, au contraire, il y a des ennemis, des monstres puissants, il faudra alors laisser au mort des armes, afin qu'il puisse se défendre ; s'il y a le recommencement d'une vie, alors on pourra laisser au mort des souvenirs de sa vie avec nous afin qu'il puisse nous retrouver... Il devait y avoir autant d'hypothèses sur l'après-mort qu'il y a d'imagination et d'idées dans l'esprit humain. Puis les hypothèses se sont raffinées, sophistiquées, au point où l'on finira par voir apparaître les premiers discours religieux. On sait bien maintenant que ces premiers sentiments religieux ont grandi et ont donné lieu aux premières formes de religion organisée, le chamanisme et l'animisme. Ensuite (plusieurs milliers d'années plus tard) apparaît le **polythéisme**. *Poly* signifiant plusieurs et *théisme*, dieu, c'est-à-dire qu'on ne parlera plus seulement d'esprit de la nature mais bien de dieux qui organisent le monde. Finalement, arrivera le **monothéisme**. Où les hommes adoptent un culte à un Dieu unique (*mono*). La première religion monothéiste organisée fut le judaïsme, dont les débuts remontent à plus ou moins 7000 ans avant notre ère.

Attardons-nous maintenant à une forme particulière de religion, le *polythéisme* des Grecs de l'Antiquité. Nous allons ainsi faire d'une pierre, deux coups : explorer le discours religieux et préparer le terrain pour aborder les premiers philosophes occidentaux que nous allons étudier plus loin.

La philosophie telle que nous allons la voir dans ce livre est effectivement née dans un contexte très religieux. On pourrait même affirmer sans trop se tromper que le discours dominant de l'époque, celui qui répondait à toutes les interrogations des hommes, *était* le discours religieux. La science et la philosophie, 600 ans avant notre ère, étaient embryonnaires. Il n'est pas facile pour nous, les modernes, de se projeter dans cette culture religieuse antique. Nous avons presque changé d'univers à ce point de vue.

Commençons par définir les mots-clés. Comme nous venons de le souligner, le *polythéisme*, contrairement au *monothéisme*, est une religion qui implique plusieurs dieux. Pour les Grecs de cette

époque, en effet, l'Univers était peuplé de beaucoup de dieux, de demi-dieux, de héros et d'esprits en liens avec les dieux tout puissants. Il y avait donc des dieux, des divinités mineures ainsi qu'une infinité de légendes, histoires et cultes qui s'y rapportaient. Nous sommes ici devant une religion riche et foisonnante qui ne contenait pas nécessairement de dogmes ou de commandements au sens où les monothéismes en contiennent. Le polythéisme laisse donc une grande liberté de pensée et de pratique. Les dieux et leurs subordonnés étaient partout, ils protégeaient des villes, des quartiers, des monuments, des objets naturels, des espèces animales, et même, chez nous les hommes, des sentiments. Déesse de l'amour, de la guerre, de l'ivresse, les déesses et les dieux recouvreraient, expliquaient et donnaient un sens aux pratiques humaines, aux affects et aux phénomènes humains comme la mort ou la maladie. En fait, les dieux étaient **anthropomorphes**. *Anthropos* signifie en grec « homme », et *morphos*, « forme ». C'est donc dire qu'ils avaient une forme humaine. Ils pouvaient ressembler physiquement ou moralement aux hommes, parfois l'un et l'autre. Dans son *Petit traité des religions*, Frédéric Lenoir décrit ainsi la religion grecque *après* l'invention de l'écriture, au VIIe siècle avant notre ère :

Extrait 1 : Le Panthéon grec

[Enfin sont fixés] « les textes transmis par la tradition orale : l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, des hymnes homériques, Les Travaux et les Jours, la Théogonie d'Hésiode. Leur production littéraire sera dès lors foisonnante, et leur mythologie très fouillée pour raconter la naissance du monde avec Chaos, l'abîme géant (dont on ignore les conditions d'émergence), la création des maux (dont le travail !), autrefois enfermés par Zeus dans une jarre qu'ouvrira la belle Pandore, une femme péchant par excès de curiosité, et surtout la saga des dieux, objet d'une constante fascination.

La religion grecque se forge en effet autour des douze dieux et déesses de l'Olympe, des personnalités très humaines qui vivent des passions, des jalousies, des bonheurs, des tragédies, qui se marient, procréent, aiment, haïssent comme le font les hommes, mais qui, à la différence de ces derniers, possèdent l'immortalité—ainsi que des pouvoirs surhumains. Ont-ils vraiment le pouvoir d'intervenir dans la destinée de ceux qui les prient ? La question reste ouverte. Théoriquement, les Grecs considèrent que chaque individu a sa moïra, son destin, contre lequel rien ni personne ne peut intervenir. Pas même Zeus qui, par exemple, ne réussit pas à tirer son fils Sarpédon des griffes de la mort. Pourtant, dans les faits, et comme tous les autres peuples, les Grecs sacrifient aux dieux dans les temples et pratiquent les rituels destinés à s'attirer leurs faveurs. Les grands temples, ouverts à tous, ainsi que les temples secondaires érigés dans toutes les cités, sont très courus. [...] les Grecs sont convaincus qu'ils doivent tout aux dieux, aussi bien les phénomènes naturels que les arts et les métiers, d'où le fait que chaque corporation se place sous la protection d'un dieu particulier : Athéna pour les artisans, Poséidon pour les marins, Arès pour les soldats, etc. »³

Les Grecs vont également observer des pratiques religieuses vouées aux héros, demi-héros, génies, esprits qui sont pour eux des *daimons*⁴ qui peuvent habiter une rivière, un rocher ou même un arbuste ! Ajoutez à cela la magie et la divination, comme de tenter de comprendre les intentions d'un dieu par l'observation du vol d'un oiseau, l'interprétation d'un rêve, et vous pourrez conclure que les Grecs sont très religieux, que le sacré est partout autour d'eux, toujours présent.

Extrait 2 : La Théogonie de Hésiode

Hésiode, poète grec, huit siècles avant notre ère, écrit un texte intitulé *Théogonie*. Ce mot vient du grec *theos* qui signifie « dieu » et *gennaō* qui veut dire « engendrer ». Une théogonie est donc un essai sur l'origine des dieux ou, plus simplement, sur l'origine du monde, de l'Univers. Le Big Bang serait donc une théogonie moderne dans la mesure où c'est une hypothèse sur l'origine de l'Univers. Les légendes,

³ Lenoir, Frédéric, *Petit traité d'histoire des religions*, Plon, 2008, p. 99-100.

⁴ Un *daimon* est un être surnaturel.

les histoires et la tradition orale sur la mythologie ont servi à Hésiode pour écrire son texte que nous allons ici regarder. Ce sera donc pour nous un exemple de ce à quoi pouvait ressembler l'univers religieux de nos ancêtres les Grecs. Le passage qui suit explique qui sont les premiers dieux à avoir participé à la création du monde. Leurs péripéties et leur personnalité auront façonné notre monde et l'humanité.

Lorsqu'on demanda aux filles de Zeus comment sont nés les premiers dieux, voici ce que l'une d'elles répondit, selon Hésiode :

« Avant toutes choses fut Khaos, et puis Gaia au large sein, siège toujours solide de tous les Immortels qui habitent les sommets du neigeux Olympos et le Tartaros sombre dans les profondeurs de la terre spacieuse, [120] et puis Érös, le plus beau d'entre les Dieux Immortels, qui rompt les forces, et qui de tous les Dieux et de tous les hommes dompte l'intelligence et la sagesse dans leur poitrine.

Et de Khaos naquirent Érébos et la noire Nyx. Et, de Nyx, Aithèr et Hémérè naquirent, car elle les conçut, s'étant unie d'amour à Érébos.

Et, d'abord, Gaia enfanta son égal en grandeur, l'Ouranos étoilé, afin qu'il la couvrît tout entière et qu'il fût une demeure sûre pour les Dieux heureux.

Et puis, elle enfanta les hautes montagnes, fraîches retraites des divines [130] Nymphes qui habitent les montagnes coupées de gorges, et puis la mer stérile qui bout furieuse, Pontos ; mais pour cela, ne s'étant point unie d'amour. Et puis, unie à Ouranos : elle enfanta Okéanos aux tourbillons profonds, et Koios, et Kréios, et Hypérion, et Iapétos, et Théïa, et Rhéia, et Thémis, et Mnemosynè, et Phoibè couronnée d'or, et l'aimable Téthys. Et le dernier qu'elle enfanta fut le subtil Kronos, le plus terrible de ses enfants, qui prit en haine son père vigoureux.

Et elle enfanta aussi les Kyklôpes au cœur violent, [140] Brontès, Stéropès et le courageux Argès, qui remirent à Zeus le tonnerre et forgèrent la foudre. Et en tout ils étaient semblables aux autres Dieux, mais ils avaient un œil unique au milieu du front. Et ils étaient nommés Kyklôpes, parce que, sur le milieu du front, s'ouvrirait un œil unique et circulaire. Et la vigueur, la force et la puissance éclataient dans leurs travaux.

Et puis, de Gaia et d'Ouranos naquirent trois autres fils, grands, très forts, horribles à nommer, Kottos, Briaréos et Gygès, race superbe. [150] Et cent bras se roidissaient de leurs épaules, et chacun d'eux avait cinquante têtes qui s'élevaient du dos, au-dessus de leurs membres robustes. Et leur force était immense, invincible, dans leur grande taille. De tous les enfants nés de Gaia et d'Ouranos ils étaient les plus puissants. Et ils étaient odieux à leur père, dès l'origine. Et comme ils naissaient l'un après l'autre, il les ensevelissait, les privant de la lumière, dans les profondeurs de la terre. Et il se réjouissait de cette action mauvaise, et la grande Gaia gémissait en elle-même, pleine de douleur. [160] Puis, elle conçut un dessein mauvais et artificieux.

Dès qu'elle eut créé la race du blanc acier, elle en fit une grande faux, et, avertissant ses chers enfants, elle les excita et leur dit le cœur plein de tristesse :

—Mes chers enfants, fils d'un père coupable, si vous voulez obéir, nous tirerons vengeance de l'action injurieuse de votre père, car, le premier, il a mérité un dessein cruel.

Elle parla ainsi et la crainte les envahit tous, et aucun d'eux ne parla. Enfin, ayant repris courage, le grand et subtil Kronos répondit ainsi à sa mère vénérable :

—[170] Mère, certes, je le promets, j'accomplirai cette vengeance. En effet, je n'ai plus de respect pour notre père, car, le premier, il a médité un dessein cruel.

Il parla ainsi, et la grande Gaia se réjouit dans son cœur. Et elle le cacha dans une embuscade, et elle lui mit en main la faux aux dents tranchantes, et elle lui confia tout son dessein. Et le grand Ouranos vint, amenant la nuit, et, sur Gaia, plein d'un désir d'amour, il s'étendit tout entier et de toutes parts. Et, hors de l'embuscade, son fils le saisit de la main gauche et, de la droite, il saisit la faux horrible, immense, [180] aux dents tranchantes. Et les parties génitales de son père, il les coupa rapidement, et il les rejeta derrière lui. Et elles ne s'échappèrent point en vain de sa main.

Toutes les gouttes qui en coulèrent, sanglantes, Gaia les recueillit ; et, les années étant révolues, elle enfanta les robustes Érinnyes et les grands Géants aux armes éclatantes, tenant en main de longues lances, et les Nymphes que sur la Terre immense on nomme Mélies. [...] »⁵

C'est ainsi qu'Hésiode raconte comment se sont déroulés les tout débuts de la création du monde. Dans l'amour, la haine, l'amitié et la vengeance humaine, trop humaine. C'est donc en ces termes et dans cette « logique » religieuse que les Grecs de l'Antiquité comprenaient le monde et son origine.

Et avant eux, les chasseurs cueilleurs de religions animistes/chamaniques avaient également leurs récits, leurs histoires mythologiques. Par exemple, voici le mythe fondateur attikamek qui, tout comme le fait la Théogonie de Hésiode, explique les origines de l'homme :

Extrait no. 3, *Légende attikamekw sur la création*

« Tout n'était que de l'eau avant que la Terre ne soit créée. Les animaux vivaient sur un radeau. Le Grand Lièvre était leur chef.

Un jour, les animaux dirent au castor « plonge, ramène un peu de terre, même juste un grain de sable pour commencer ». Le castor plonge longtemps, revient à moitié mort, sans rien. La loutre fait la même chose, même résultat. À la risée de tous, le rat-musqué se propose, plonge, revient à la surface, le lendemain, le ventre en l'air, un grain de sable entre les griffes.

Le grain grandit, le Grand Lièvre tourne autour, la petite terre grossit. Quand elle est devenue très grande, le renard la visite et la déclare parfaite. Le Grand Lièvre n'est pas d'accord. Il est toujours au centre de la terre à la piétiner pour qu'elle grandisse encore et toujours. On peut l'entendre quand on descend dans les cavernes.

Les animaux partent un bon matin pour habiter cette terre. Beaucoup meurent en cherchant leur territoire. C'est le Grand Lièvre qui, du cadavre de ces animaux, fait naître les Hommes. L'ours donne des hommes au clan de l'ours; le renard au clan du renard, le chevreuil au clan du chevreuil.

Et ainsi de suite...»⁶

⁵ Hésiode, *La Théogonie*. La traduction du grec au français est du poète français Leconte de Lisle (1818-1894).

⁶ *Légende attikamekw sur la création de la Terre et l'expansion du territoire* : <https://manawan.org/nomadisme/rites-et-traditions/>

Oui, pour les modernes que nous sommes, ce ne sont là « que » des mythes. Mais que pouvait-il y avoir d'autre pour comprendre le monde ? Quand il ne sait pas, l'homme avance des hypothèses : « *Le mythe est donc d'une grande utilité, car s'il fallait parler que de ce que nous connaissons avec certitude, nous passerions de longues heures (des années ?) sans prononcer un mot.*⁷ »

Religion : Objet, méthode et projet

- a) Que pourrait donc être l'*objet* du discours religieux ? C'est-à-dire, à quoi s'intéresse la religion ? Elle s'intéresse à l'Homme, c'est certain, car les êtres humains veulent savoir par la religion comment vivre, d'où ils viennent, comment mériter le ciel, comment respecter le ou les dieux, quel est le sens de la vie... On pourrait donc dire (c'est une réponse possible parmi beaucoup d'autres, et qui demeure ouverte) que l'objet de la religion c'est la relation qui se tisse entre l'être humain et le sacré (ce qui nous transcende, nous dépasse, qui relève du *métaphysique*).
- b) Que pourrait-être la méthode du discours religieux ? Cette question peut paraître étrange, dans la mesure où le terme « méthode » a souvent une connotation scientifique. Pourtant, le discours religieux, s'il veut survivre, doit être actualisé et réaffirmé sans cesse par un discours et des pratiques. La méthode c'est donc (a) des discours doctrinaux (souvent dogmatiques, mais pas toujours) qui *expliquent* la religion et (b) des pratiques permettant aux gens de réaliser des cultes qui ont généralement pour but d'honorer le ou les dieux. Le christianisme, par exemple, explique à ses fidèles l'origine de la religion, ses fondateurs, son histoire, la nature de Dieu et ses commandements pour l'humanité : tout cela est expliqué dans la *doctrine chrétienne* développée dans un texte sacré, la Bible. Mais le texte n'est pas suffisant pour garder vivante la religion. Il faut également « pratiquer », c'est-à-dire rendre honneur au dieu, par la prière et la lecture des textes sacrés, le plus souvent dans un lieu de culte, l'église qui, par son haut clocher pointant vers le ciel, permettrait aux fidèles l'accès aux cieux.
- c) Que pourrait être le projet de ce discours ? Que vise le discours religieux ? Cette question est épiqueuse, puisqu'il semble que la réponse varie selon que l'on soit à l'intérieur ou à l'extérieur de ce discours. Je m'explique : pour un croyant, la religion ne peut servir qu'à honorer le Saint-Esprit à l'origine de l'Univers, à qui l'on doit tout, puisque sans lui nous ne serions pas là. Mais pour un rationaliste, « objectivement » et en s'appuyant sur les discours scientifique, historique, sociologique, anthropologique et psychologique, la religion sert à expliquer l'inexplicable, à fournir des réponses pour donner un sens au monde. S'il est vrai que la première réponse (religieuse) semble un peu à l'écart dans un livre de philosophie (où la rationalité doit dominer), la deuxième (rationaliste) enlève de la couleur au discours religieux, qui est, disons-le, un discours dominant sur terre, un discours auquel la majorité des sept milliards d'êtres humains se réfèrent constamment. Nous allons donc, exceptionnellement pour ce discours, retenir les deux réponses. Si je porte le chapeau du croyant, alors forcément le discours religieux sert à honorer le ou les dieux. Ne pratiquer *que* pour *mériter* le ciel serait égoïste et donc irrespectueux pour celui ou ceux qui ont créé le monde. Toutefois, si je porte mon chapeau de rationaliste, je perçois ce discours comme une façon qu'ont trouvée les hommes de donner du sens au monde, à la vie, à la mort, aux phénomènes, etc.

3.5 Le discours scientifique

Le discours scientifique est un discours tellement intégré dans la culture contemporaine qu'il fait partie de notre façon de voir le monde sans que nous en soyons toujours conscients. Notre société est très favorable à la science : à titre d'exemple, vous avez sans doute fait beaucoup plus de science que de philosophie au cours de vos études. Généralement, dès le primaire, on introduit les enfants au discours scientifique. Au fil des siècles, ce dernier a développé bon nombre de thèses, théories et connaissances

⁷ B. Castelnérac et M. Fortin, *En compagnie des grecs*, préface de Luc Brisson, Éd. Fides Éducation, Montréal, 2014, p. 29

très utiles. Alors que le discours religieux avait appris aux Grecs que le soleil se « levait » en étant déplacé par le dieu Hélios, l'approche scientifique a plutôt permis de comprendre que le soleil ne se lève pas, qu'il est fixe dans notre système solaire et que c'est plutôt la Terre qui, en tournant sur elle-même, nous en donne l'impression.

Lors du « miracle grec », le développement fulgurant du discours rationnel s'est divisé en deux. Si la première branche s'est tournée vers les problèmes humains fondamentaux (philosophie), la deuxième s'est plutôt tournée vers l'explication des phénomènes physiques par leurs causes (science). Le discours scientifique est donc cousin de la philosophie par son approche basée sur une utilisation rigoureuse de la raison, mais il s'en distingue totalement par son objet.

3.5.1 Objet, méthode et projet du discours scientifique

Depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui, le discours scientifique s'intéresse au monde sensible (par opposition au monde intelligible, c'est-à-dire au monde des idées que l'humanité a créé). On scrute toujours plus rigoureusement le monde physique, sa biologie, ses écosystèmes, l'infiniment petit, l'infiniment grand...

a) La science a donc pour objet le monde physique, l'observable. Certains, comme le philosophe britannique Bertrand Russel par exemple, diront même que ce qui est à un certain moment un problème humain fondamental, philosophique, pourra devenir, si le problème devient observable ou du moins étudiable scientifiquement, un objet de la science. La ligne est parfois mince entre les deux discours.

b) La méthode du discours scientifique est mieux connue que celle des deux autres discours, dans la mesure où elle est souvent avancée, discutée et même pratiquée tout au long du parcours scolaire. Disons que c'est un discours rationnel—and en cela la science est cousine de la philosophie—qui doit toutefois se conformer à des méthodes propres à la science dans sa façon de s'intéresser à son objet particulier, le monde physique. Par exemple, dans un congrès scientifique, un chercheur aura commencé par bien définir les concepts qu'il utilisera, ceux-ci faisant souvent consensus. Déjà, le philosophe sera un brin jaloux dans la mesure où les concepts en philosophie sont sujets à d'éternels débats, cette différence étant due à la nature distincte de leur objet : pour l'un, l'abstrait, le non-mesurable (les idées), pour l'autre, l'observable, le mesurable (le monde sensible). Une fois ses concepts définis, le scientifique pourra avancer une hypothèse et la vérifier à l'aide de la méthode expérimentale. C'est là encore une fois un avantage fort sur le discours philosophique ! Prenons l'exemple d'un philosophe qui avance une hypothèse sur l'idée de justice et de sa possible imbrication dans la démocratie. Pourra-t-il la confronter à une vérification de nature expérimentale ? Très difficilement ! Non seulement « justice » et « démocratie » sont des concepts qui doivent être définis, mais ils peuvent l'être d'une infinité de manières possibles. Personne ne peut, avec certitude et preuves à l'appui, démontrer que sa définition est la bonne, la « vraie », universellement. Il est grand, le monde des idées ! L'explorateur d'idées marche sur une terre vaste et fertile. Heureusement, nous arrivons souvent, en philosophie, à des définitions qui font l'objet d'un certain *consensus* (mais jamais d'un *consensus certain*), dans la mesure où plus une définition est rationnelle, plus elle semble plausible. Or, nous ne parlerons pas dans ces cas-là de certitudes ou de vérités, mais plutôt d'hypothèses probables ou plausibles qui obtiennent une bonne adhésion au sein de la population.

Par exemple, la justice pourra définir ce qui est juste dans des textes de loi. Mais ces idées ne seront considérées légitimes que dans une société donnée, pour un temps limité : quelqu'un, un jour, pourra démontrer un nouveau point de vue qui rend inacceptable une loi que l'on aurait longtemps trouvée juste—l'histoire est riche d'exemples. Enfin, quand le scientifique aura défini ses concepts, avancé ses hypothèses et qu'il en aura testé la validité expérimentalement, il pourra finalement avancer une loi de la nature, un principe premier, qui servira de guide pour développer d'autres connaissances dans son

domaine. Comme Newton qui, ayant reçu une pomme sur la tête, au cours d'un repos sous un pommier, aurait eu l'idée de la loi de la chute des corps...

Il faut toutefois ajouter que les lois scientifiques, qui font la renommée de la science, sont cycliquement réfutées. Ainsi, la loi de la chute des corps et de la gravité de Newton fut « vraie » jusqu'à ce qu'Einstein la remplace par la loi de la relativité. La philosophie, toujours critique, nous apprendra sur la science qu'étudier le monde sensible rationnellement et méthodiquement ne rime pas nécessairement avec *découvrir la vérité*. Faire correspondre le sensible à des explications rationnelles est peut-être utile, voire éclairant, mais n'apporte pas nécessairement la vérité, ou plutôt ne décrit peut-être pas toujours exactement la réalité. Mais quel discours pourrait décrire exactement la réalité ? Cette question est un poids que doit porter les exploratrices et explorateurs d'idées.

c) Finalement, quel pourrait-être le projet du discours scientifique ? On peut le résumer ainsi : décrire rationnellement le monde sensible, expliquer et maîtriser les phénomènes matériels. Connaitre la cause d'un phénomène, en détailler les éléments, les causes et les effets, c'est une autre manière de donner un sens au monde. Comprendre, ça donne par le fait même du sens et l'inverse est aussi vrai : donner du sens à des parties du monde nous permet de mieux le comprendre !

3.5.2 Le scientisme

Si le discours scientifique est un discours rationnel, il n'est pas nécessairement critique. C'est-à-dire que la logique de la science, qui est d'avancer dans l'explication du monde sensible par l'expérimentation, n'inclut pas nécessairement les questions morales. Le scientifique n'est pas nécessairement un éthicien. En cherchant à expliquer un phénomène, la science n'est pas intrinsèquement habilitée à déterminer si ses résultats ou sa démarche sont éthiques (morales) ou non. Pourtant, certains adeptes de la pensée scientifique sont à ce point convaincus que la science amène la vérité qu'ils sont prêts à croire que seule la science peut légitimement explorer le réel. Ces gens appartiennent à un mouvement de pensée que l'on nomme le scientisme et selon lequel on pourrait très bien se départir du discours religieux et du discours philosophique. Ainsi, la science seule pourrait répondre à *toutes* les questions, à *tous* les dilemmes, qu'ils soient moraux, abstraits, empiriques ou non ! Alors si la science peut cloner des êtres vivants, alors clonons ! Si elle peut produire la bombe atomique, alors il faut la fabriquer. Si la science peut modifier génétiquement les aliments pour les rendre plus performants, alors il faut aller dans cette voie. Le scientisme nous amène à croire que tout ce qui provient de la science est bon.

3.6 le discours artistique, un cas à part

On peut cependant ajouter un quatrième grand discours : le discours artistique. Celui-ci pose un problème intéressant, car il est probablement le plus ancien mode d'expression humaine, peut-être antérieur à l'apparition des textes religieux. Les peintures pariétales, la musique rythmée, la danse ou la sculpture témoignent d'une volonté d'exprimer, d'interpréter et de symboliser le monde. Ce discours s'inscrit lui aussi dans le langage, mais dans un langage élargi, fait de signes, de formes et de gestes, plutôt que de concepts et de définitions. L'art construit des mondes et donne accès à une connaissance sensible, intuitive, parfois énigmatique riche de sens. À sa manière, ce discours explore lui aussi la réalité, l'expérience humaine et le mystère du monde.

Cependant, contrairement aux trois discours principaux (religieux, philosophique, scientifique), le discours artistique ne cherche pas prioritairement à expliquer le réel, ni à le justifier, ni à le démontrer. Il manifeste, il évoque, il met en scène, imite, met en tension ou transfigure. Là où le discours scientifique exige la preuve, le discours religieux l'adhésion, et le discours philosophique la cohérence, le discours artistique demande plutôt une réception, une attention ou un ressenti. C'est pourquoi il influence profondément les autres discours sans s'y confondre : la religion s'est toujours servie de l'art

(pensons aux cathédrales), la philosophie a souvent dialogué avec l'art (pensons à Platon et la mimèsis), et la science, aujourd'hui, trouve dans l'art un partenaire pour représenter l'invisible.

Ainsi, si l'on peut distinguer les discours, on ne peut pas les isoler : chacun éclaire le monde, mais de biais différents.

3.6 Conclusion

Le scientisme, tu vois, nous engage dans une démarche dangereuse : confier toutes les questions à un seul discours. Il est probablement préférable de penser que la diversité des discours crée un équilibre sain. Quand la science nous a proposé de tenter le clonage sur les êtres humains, le discours religieux et le discours philosophique ont tout de suite réagi. Certains religieux nous ont ramenés à des préceptes moraux qui devaient freiner le développement du clonage. Ils nous ont rappelé l'importance de la vie telle qu'elle est, sans modification apportée par l'homme. Les philosophes ont quant à eux tenté de démontrer rationnellement qu'il y a beaucoup de risques de dérapage si l'on s'engage dans une telle voie. Tu vois peut-être, comme moi, qu'il est fort probable que l'humanité ait tout à gagner à respecter cette diversité des discours.

<i>~Discours ~</i>			
<i>Discours</i>	<i>Objet</i>	<i>Méthode</i>	<i>Projet</i>
<i>Philosophique</i>	<i>Question de sens</i>	<i>Raison critique</i>	<i>Bien agir</i>
<i>Religieux</i>	<i>Lien avec le sacré</i>	<i>Doctrines & pratiques</i>	<i>Honorer ou donner un sens</i>
<i>Scientifique</i>	<i>Observable</i>	<i>Expérimentation</i>	<i>Expliquer les phénomènes</i>
<i>Artistique</i>	<i>Le sens évoqué</i>	<i>Construction symbolique</i>	<i>Proposer un sens par l'évocation</i>

Par ailleurs, il est fréquent que des lectures extrémistes de certaines religions encouragent leurs fidèles à ignorer—voire à combattre—les discours scientifiques et philosophiques. Une lecture extrémiste de la science ou d'une philosophie peut aussi aller dans le sens de vouloir éliminer les autres types de discours. Mais hormis le risque de provoquer de la violence et des conflits, voire même des guerres, il semble que de tenter d'éradiquer un discours ou un autre est inutile ou même impossible.



Si vous souhaitez tester votre compréhension de ce chapitre, essayez de répondre aux 10 questions à choix de réponse sur notre site Internet www.explorateursidees.com

